

EDGARD HAULOTTE ET EMMANUEL LE PAIGE

LES USINES MÉTALLURGIQUES ÉMILE HENRICOT À COURT-SAINTE-ÉTIENNE



le patrimoine stéphanois

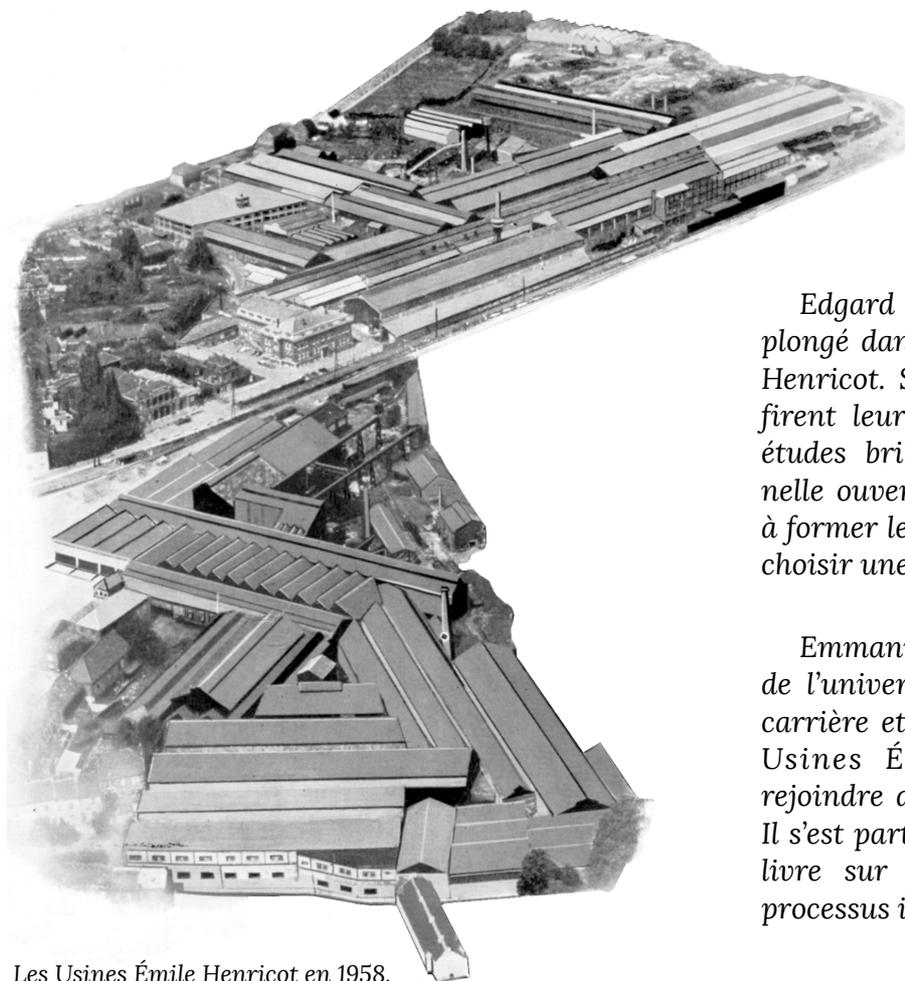
C'est un grand plaisir pour le Patrimoine Stéphanois de présenter la première histoire des Usines Émile Henricot à Court-Saint-Étienne. Jamais en effet n'a été écrit un récit relatant la naissance, l'évolution et la fin de cette entreprise qui modela le visage actuel du village, en fit la richesse et participa à l'extraordinaire expansion économique de la Belgique.

Aujourd'hui, passionnés par la réussite industrielle d'une entreprise toujours à la pointe du progrès, Edgard HAULOTTE et Emmanuel LE PAIGE en ont retracé les grandes lignes historiques à partir des archives de notre association dont ils ont, avec compétence, organisé le classement et la conservation.

Les auteurs n'ont pas voulu écrire une étude savante, mais nous raconter une histoire qui leur est proche, avec simplicité mais aussi avec émotion, en s'appuyant sur une documentation solide qu'ils connaissent bien. Ils ont illustré leur ouvrage de nombreuses photos, souvent inédites.

Que leur travail précurseur puisse ouvrir la voie à d'autres recherches sur le riche passé de cette société.

L'éditeur



Les Usines Émile Henricot en 1958.

Edgard HAULOTTE fut toute sa vie plongé dans l'histoire des Usines Émile Henricot. Son père et son beau-père y firent leur carrière. Lui-même fit des études brillantes à l'école professionnelle ouverte par les Henricot destinée à former les cadres des usines, avant de choisir une carrière aux chemins de fer.

Emmanuel LE PAIGE, ingénieur civil de l'université de Liège, commença sa carrière et passa plusieurs années aux Usines Émile Henricot avant de rejoindre d'autres domaines d'activités. Il s'est particulièrement penché dans ce livre sur les aspects techniques des processus industriels mis en œuvre.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| Préambule | 7 |
| Introduction | 9 |
| I. Les débuts à Court-Saint-Étienne (1847-1866) | 12 |
| II. La direction d'Émile Henricot (1866-1910) | 18 |
| Les réalisations sociales | 29 |
| Trois Henricot à la tête de l'usine | 30 |
| III. Usines Émile Henricot, Fernand et Paul Henricot successeurs (1910-1923) | 37 |
| Le Foyer populaire | 37 |
| La période de guerre 1914-1918 | 38 |
| Le cuvelage des puits de mine et le tunnel sous l'Escaut | 40 |
| IV. Les Usines Émile Henricot, société anonyme sous la présidence de Fernand Henricot (1923-1933) | 42 |
| La crise de 1930 | 45 |
| V. Les Usines Émile Henricot sous la présidence de Paul Henricot (1933-1948) | 48 |
| La fabrication d'une pièce | 50 |
| Les aciers anti-usure 12 à 14 % manganèse | 54 |
| La période de guerre 1940-1945 | 56 |
| Projet d'un nouveau laboratoire | 57 |
| Le renfort de main-d'œuvre étrangère en provenance d'Italie | 60 |
| La boule de Piccard | 61 |
| VI. La présidence de Jacques Henricot (1948-1970) | 64 |
| La métallurgie des poudres | 64 |
| Le contrat avec la Compagnie des Indes TATA | 67 |
| L'Exposition de Bruxelles en 1958 | 67 |
| Le laminoir | 70 |
| La visite du roi Baudouin | 73 |
| Les centrales nucléaires | 73 |
| La machine à mouler Shell | 75 |
| Le renfort de main-d'œuvre marocaine | 76 |
| VII. La présidence de Paul Henricot junior (1970-1982) | 77 |
| Monsieur Joseph Dewez | 78 |
| Généalogie | 82 |
| Annexe 1 - Le bathyscaphe de Piccard | 85 |
| Annexe 2 | 88 |
| Annexe 3 | 90 |
| Bibliographie | 93 |

PRÉAMBULE

Notre but en écrivant cet ouvrage est de faire découvrir à nos lecteurs l'histoire et les activités restées assez secrètes des Usines Émile Henricot, ainsi que les moyens mis en œuvre tout au long de leur existence depuis 1847 jusqu'en 1984.

Nous n'avons donc pas l'intention de décrire en détail toutes les opérations entrant dans la production des produits finis, principalement des pièces coulées en fonderie.

Nous espérons simplement dissiper le mystère et vous laisser un souvenir plus vivant et plus positif de cette usine qui a occupé jusqu'à 3 000 personnes sur un terrain de 20 hectares, dont 11 construits, et qui a contribué à l'essor de notre commune de Court-Saint-Étienne.

L'ASBL Le Patrimoine Stéphanois, dont nous faisons partie, a mis à notre disposition les documents et les photos de ses archives dans lesquels nous avons puisé les données de notre recueil.

I. LES DÉBUTS À COURT-SAINT-ÉTIENNE (1847-1866)

En 1847, à la naissance de ce qui deviendra les Usines Émile Henricot, voyons comment se présentait le village et quels étaient ses attraits.

Dans un plateau sablonneux de forte épaisseur, déposé à l'époque tertiaire il y a quelques 50 millions d'années et raviné par les eaux qui s'écoulaient vers la mer jusqu'à atteindre le socle rocheux du Primaire datant de 500 millions d'années, s'est créé dans la commune un paysage vallonné, sillonné par trois rivières principales : la Dyle, dont l'affluent la Thyle reçoit les eaux de l'Orne venant de Mont-Saint-Guibert.

Ces eaux traversent la commune de Court-Saint-Étienne sur une longueur de 18150 mètres avec une dénivellation de 23 mètres et collectent les apports de nombreux ruisseaux depuis une altitude de 160 mètres jusqu'à 55 mètres à l'entrée de Mousty (commune d'Ottignies-Louvain-la-Neuve).

Tous ces petits cours d'eau permirent de créer au XIX^e siècle douze chutes d'eau fournissant la force motrice aux industries les plus diverses : moulins à huile ou à farine au départ, puis successivement forges, papeteries, filatures, scieries, broyage de terres noires, brasseries, mégisseries,...

D'autre part on disposait de combustible de réserve, car, grâce au creusement des vallées par les eaux, les coteaux étaient largement garnis de bois (668 hectares sur une superficie totale de 2438 hectares).

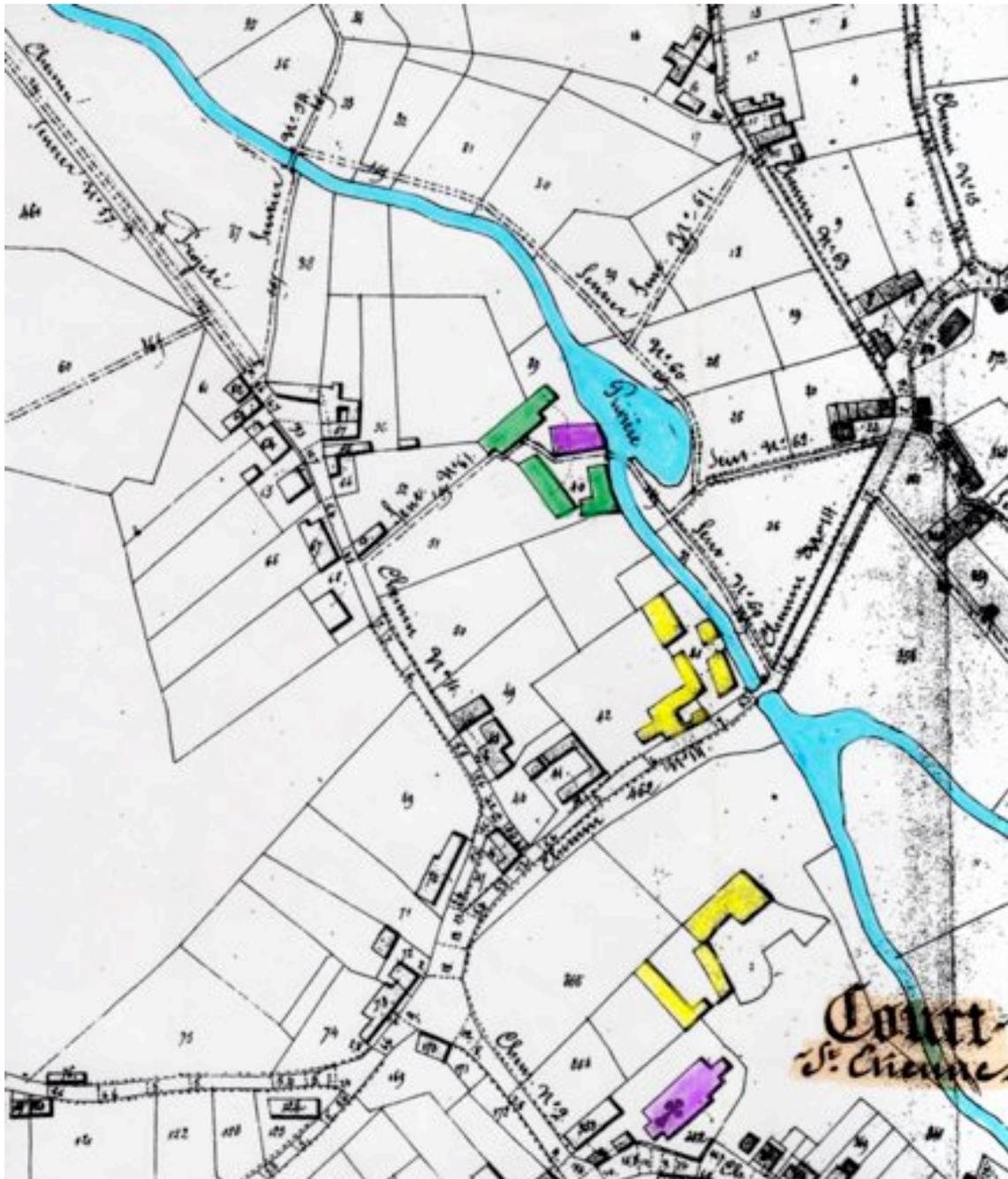
Par ailleurs, la population d'environ 2600 habitants était principalement rurale et assez pauvre, donc bien aise d'avoir une possibilité d'augmenter ses revenus. Enfin l'apparition du chemin de fer en 1855 facilita l'arrivée de la main d'œuvre des environs, le transport des matières premières et l'expédition des produits finis, tout en augmentant considérablement les besoins en pièces métalliques.

Le décor étant planté, nous pouvons vous conter l'histoire d'un de ces moulins à eau.

Le 18 juillet 1847, Auguste Fauconnier achète un moulin à eau dénommé « le Grand Moulin », un moulin à farine occupé par Nicolas Joseph Minique et son épouse Marie Adrienne Fosse. Situé sur la Thyle près de la Franche Taverne, le Grand Moulin est une propriété seigneuriale.

Reconstruit au XVII^e siècle, il possède de belles fenêtres à meneaux et, dans son ensemble, il a fière allure. Il fait partie des bâtiments utilisés comme ferme.

Son barrage, haut de 2,10 m, a été restauré sous le régime hollandais par le comte d'Auxy et de Watou, héritier du dernier seigneur de Court-Saint-Étienne, la famille de Beeckman.



Situation du Grand Moulin sur la Thyle (d'après l'Atlas des sentiers et chemins 1841).

Suivant acte passé par-devant maître Brion, notaire à Aerschot, le 18 juillet 1847, la baronne Félicité de Beeckman, veuve du comte d'Auxy et de Watou, vend le moulin à farine à Auguste Fauconnier, important cloutier à Gosselies.

Celui-ci démonte le moulin à farine et utilise la roue hydraulique pour entraîner les différents appareils nécessaires à l'exploitation d'une forge. Il lui adjoint une fonderie et une émaillerie, car il a racheté un brevet d'émaillerie qu'il exploitera à Court-Saint-Étienne à partir de 1853.

L'usine est appelée « **Forge du Grand Moulin** ».

II. LA DIRECTION D'ÉMILE HENRICOT (1866-1910)

Le directeur Pierre Hiard ne reste pas longtemps à la tête de la fonderie car il quitte l'usine et Court-Saint-Étienne. Le comte Louis Goblet d'Alviella recrute en février 1866 un nouveau directeur. Émile Henricot qui termine son stage dans un établissement de construction de matériel de chemin de fer de Morlanwelz prendra ses fonctions le 15 mars 1866.

Émile Henricot se met immédiatement au travail et de plus, remplace au pied levé Hiard comme conseiller communal à Court-Saint-Étienne.



Né à Ham-sur-Sambre le 29 janvier 1838, Émile Henricot est le fils d'Édouard Alexis Henricot, né à Fayat le 16 août 1797 et décédé à Franière le 27 juillet 1878, qui épousa à Assesse le 23 novembre 1835 la nommée Anne Caroline Marchant, née à Assesse le 31 mars 1808 et décédée à Franière le 26 septembre 1886.

Alexis Henricot était fermier et bourgmestre de Fayat.

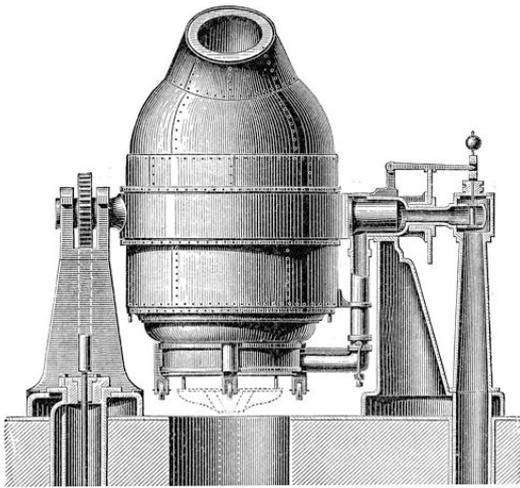
Il est très intéressant de rapporter ce que son petit-fils Jacques Henricot dit de lui dans sa généalogie publiée en janvier 1972 dans *L'Intermédiaire des Généalogistes* en collaboration avec Émile Buisseret :

« Émile Henricot naquit à Ham-sur-Sambre le 29 janvier 1838. Il épousa, à Namur, le 8 septembre 1868, Anne Rucquoy, née en cette ville le 13 janvier 1851, morte à Court-Saint-Étienne, le 16 juillet 1929 ; elle était la fille de Célestin Rucquoy qui, après des études de candidat-notaire s'adonna au commerce, et d'Émérance Vanderresse.

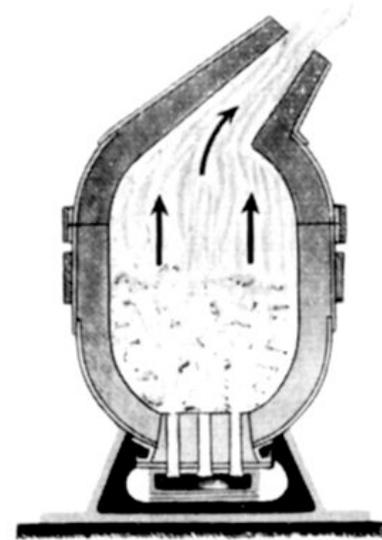
Émile, homme remarquable si nous le jugeons par son œuvre, avait eu des débuts scolaires fort peu prometteurs; il se fit d'abord éconduire du séminaire

Par le premier procédé, les aciers obtenus sont de qualités supérieures mais plus difficiles à obtenir et donc de prix de revient élevé.

C'est ce que l'on obtient par le puddlage décrit plus haut, travail fatigant et trop lent pour les besoins, car la quantité d'acier produite en 24 heures dans un four pouvait être produite en 20 minutes dans un convertisseur Bessemer comme décrit ci-dessous.



Convertisseur.



Coupe.

Pour le second procédé, on utilise soit le procédé Bessemer pour les fontes à haute teneur en silicium, soit le procédé Thomas pour les fontes à haute teneur en phosphore.

Par le procédé Bessemer, la décarburation s'opère dans de grandes cornues en tôles revêtues intérieurement d'une garniture à base de silice appelées *convertisseurs*.

À quelques centimètres du fond se trouve une grille destinée à diviser le vent lancé par une soufflerie.

Pour faire fonctionner l'appareil, on y introduit de la fonte en fusion préalablement chauffée dans un cubilot voisin, puis on injecte de l'air. Celui-ci brûle le carbone et le silicium. La fonte est décarburée et si on arrête l'opération, on obtiendrait du fer doux. Si l'on pousse l'injection d'air plus longtemps, c'est le fer qui s'oxyde et qui s'échappe en grosses volutes orange dans le ciel. Qui, parmi les anciens du centre de Court-Saint-Étienne, n'a pas connu ce phénomène dans le ciel stéphanois ? À ce stade, l'adjonction d'air est stoppée et des ajouts d'alliages permettent d'obtenir l'analyse finale désirée de l'acier.

On démarre également dans ces nouveaux locaux la fabrication des attelages automatiques en acier pour wagons et quand les grands halls nouvellement construits le permettent, on lance la production de cuvelages en fonte pour les mines de charbon.

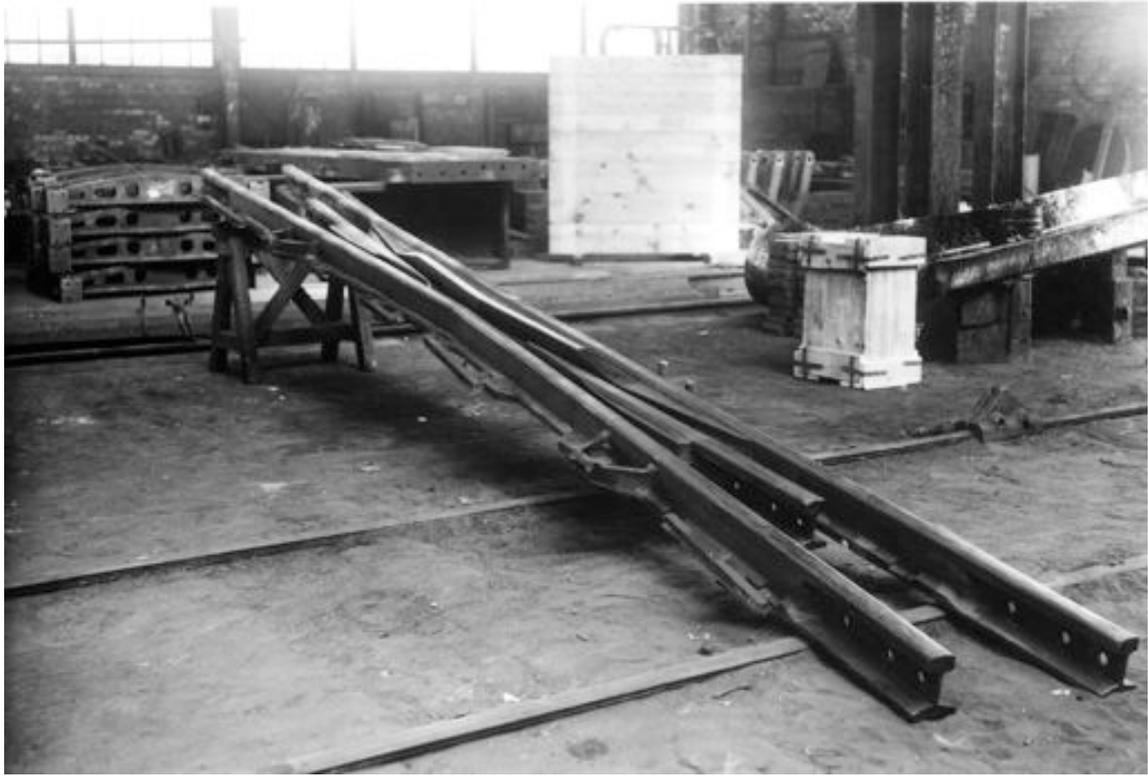


Attelages en attente.

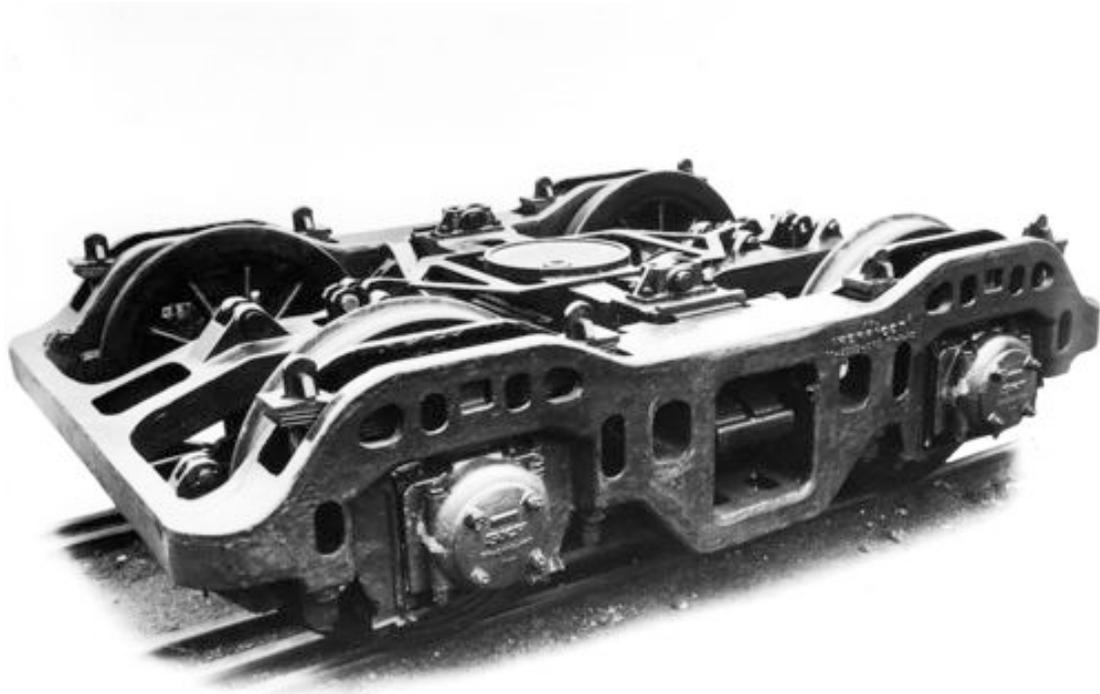
En 1903, on édifie le premier bureau dans l'enceinte de l'usine n° 2. C'est la conciergerie qui servira d'abord de bureau de dessin, avec un appartement destiné au directeur et qui deviendra plus tard le bureau de pointage des ouvriers.



Le premier bureau (conciergerie).



Appareils de voie.



Bogie.



Vue du nouveau laboratoire abritant les installations de recherche.

Le 7 mars 1943, l'administration militaire occupante instaure le travail obligatoire pour les étudiants âgés de plus de 18 ans. De nombreux jeunes sont inscrits comme travaillant à l'usine, engagements réels ou fictifs pour éviter les déportations.

Divers travaux sont mis en chantier pour employer le personnel. On décide par exemple de refaire toute la comptabilité d'avant 1923 et de la mettre en concordance avec la comptabilité actuelle, de construire des murs de soutènement des berges de la Dyle en prévision de sa couverture pour le prolongement des halls, etc.

En avril 1943, un incident vient s'ajouter aux difficultés du travail journalier. L'usine avertit la firme qui lui demandé de fournir des pièces de camion qu'elle ne peut exécuter cette commande, car elle est en contradiction avec la législation en la matière et surtout avec les dispositions prises dès le début de la guerre de ne pas fabriquer du matériel de guerre. Messieurs Paul Henricot et Albert Warnant sont convoqués chez des responsables allemands qui leur notifient que les pièces ne sont pas destinées à des véhicules de combat et que si les usines Henricot n'exécutent pas les commandes elles seront placées sous administration allemande. Après de longues discussions entre la firme, les autorités allemandes et les responsables de l'usine, la commande est annulée.

expérimentés, arrive à Court-Saint-Étienne en 1948. Ces jeunes italiens sont mal logés dans des baraquements improvisés faits de tôles ondulées, récupération de l'armée américaine, placées sur des supports en béton et ferrailles, montés sur un terrain vague le long de la chaussée Provinciale.

Ils vont rapidement s'adapter au travail à l'usine et à la vie de tous les jours à Court-Saint-Étienne. D'autres viendront travailler et feront venir leur épouse, les jeunes se marieront à Court-Saint-Étienne.

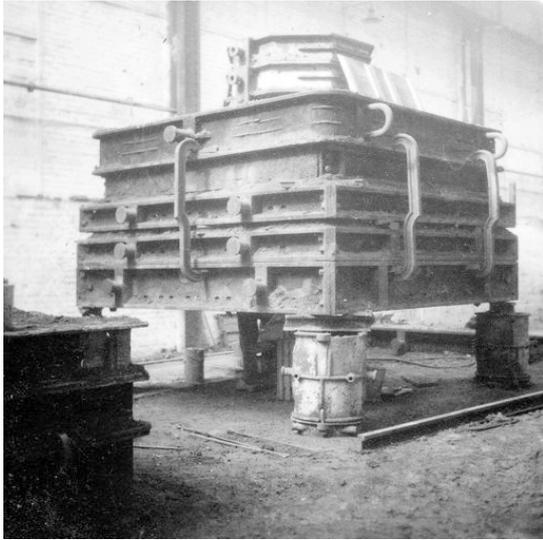


Extrait du contrat d'embauche des Italiens en 1947.

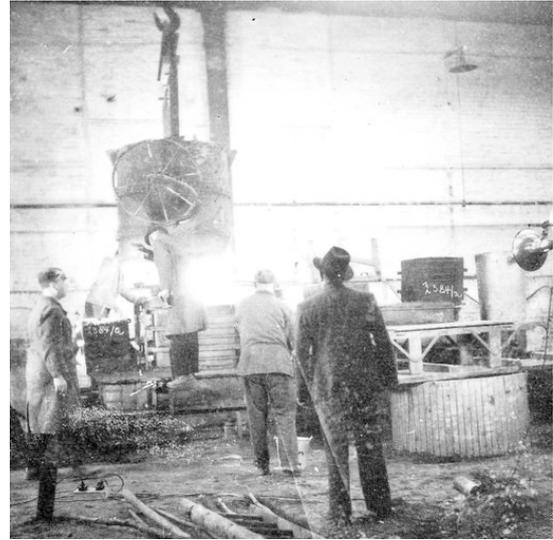
La boule de Piccard

En 1946, à la demande du Fonds national de la recherche scientifique (FNRS), une étude est engagée pour la construction d'un bathyscaphe destiné à la prospection des profondeurs sous-marines en collaboration avec le professeur Piccard de l'ULB et son collaborateur Max Cosyns. Appelée « la boule de Piccard », cette sphère de 2 mètres de diamètre munie d'un hublot et pesant 12 tonnes, est réalisée dans un acier pouvant supporter les pressions assez importantes des fonds marins jusque 4 000 mètres de profondeur. Les deux demi-sphères sont coulées dans l'acier spécial appelé *Infatigable*.

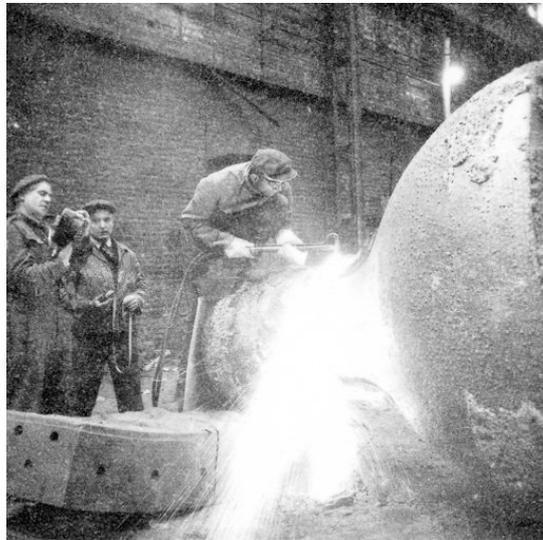
C'est un évènement majeur pour l'usine qui à cette époque jouit d'une renommée internationale pour sa fabrication de pièces en aciers spéciaux. Et c'est le 20 juillet 1947 que le bijou sort de l'usine. Arrimé sur un camion, il se dirige vers l'Université libre de Bruxelles où il sera équipé de tous ses appareils de contrôle pour affronter les fonds marins. (Voir aussi l'annexe 1.)



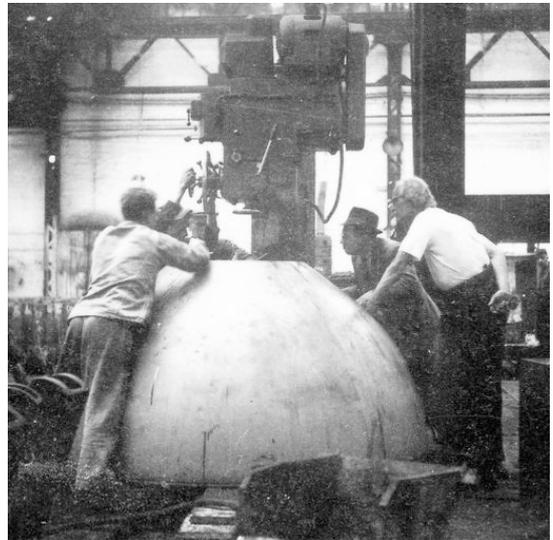
La boule de Piccard : le moule achevé.



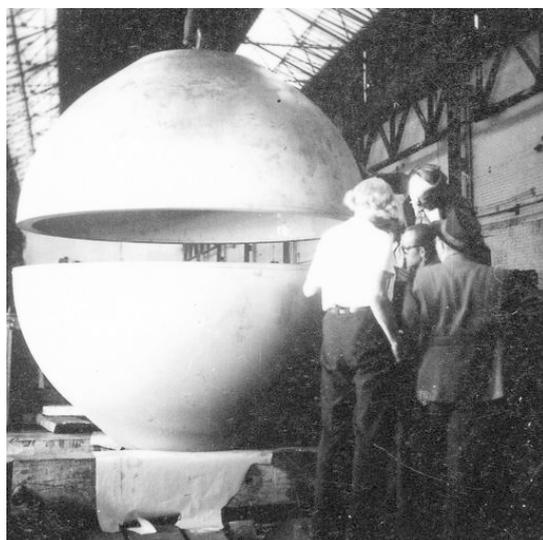
Coulée d'une demi-sphère.



Découpage de la masselotte.



Forage des trous de fixation pour trou d'homme (à droite, en chemise blanche, le professeur Piccard).



Les 2 hémisphères vont poser l'un sur l'autre sans joint.



La sphère est finie et s'envole vers son destin.

En 1953, un plan de modernisation de l'usine n° 1 est prévu en 4 étapes :

- 1) moderniser la sablerie ;
- 2) transporter l'atelier de l'usine n° 1 à l'usine n° 2 et prévoir un nouveau noyautage ;
- 3) moderniser et mécaniser l'Aciérie 1 ;
- 4) aménager l'ébarbage et la section « Fours et Forges ».



Four à induction.

Lors de la réunion du conseil d'administration du 16 juillet 1953, le président fera l'éloge funèbre de Robert Noblet, administrateur depuis 19 ans, qui a représenté la branche de la famille Fernand Henricot au sein du conseil d'administration.



Modèles pour engrenage conique en deux parties.

monoblocs jusqu'aux pièces pour l'industrie nucléaire, en passant par la sphère du bathyscaphe de Piccard. Il voulut aussi maintenir l'usine n° 1 pour la fabrication des petites pièces en acier Bessemer et les chantiers de moulage mécanisés afin d'assurer l'amortissement d'une partie des frais généraux. Il installa une section forges et laminoir d'aciers spéciaux pour diversifier la production. Il fut un des grands artisans de la prospérité des Usines Émile Henricot.

Il ne faut certes pas oublier tout le personnel qui permit d'atteindre de tels sommets : ainsi en 1962, 2 800 personnes travaillent aux UEH dont 21 ingénieurs civils, 2 docteurs en médecine, 5 ingénieurs commerciaux, 5 licenciés en sciences commerciales et 12 ingénieurs techniciens encadrant 2755 ouvriers et cadres.

Si monsieur Dewez avait bien préparé son départ, il n'était néanmoins pas maître des éléments extérieurs qui furent probablement déterminants dans la triste fin des UEH : la fréquence des récessions et l'inflation galopante des années septante entraînant des hausses de salaires allant jusqu'à 10 à 15 % par an dans une industrie où la part des salaires dans le prix de revient est importante. La décision d'arrêter la construction de centrales nucléaires dans laquelle les UEH s'étaient fortement investies porta également un coup dur à l'entreprise, parmi d'autres causes qui nous sont inconnues.